

Laurent SCHLUMBERGER, « Le sacerdoce universel au cœur de l'Eglise synodale » in *Ministères. Ministres dans l'Eglise réformée de France*, Paris, Société centrale d'évangélisation, 2000, pp. 69-79.

(extraits du message du président du Conseil régional, Synode régional de l'Ouest, Poitiers, 1999)

« Juste avant l'été, une affiche publicitaire montrait en très gros plan un nombril. Ce nombril était entouré d'un cercle rouge et d'une inscription : "Vous êtes ici", comme sur les plans de ville. Je ne me rappelle plus le produit mis en avant par ce message et cet oubli est d'ailleurs significatif. Car ce qui m'a frappé, c'est cette manière, amusante d'ailleurs et totalement décomplexée, d'étaler un individualisme absolu.

Notre époque est marquée par une impressionnante montée de l'individualisme. Les baladeurs, le téléphone portable ou la généralisation de l'internet sont quelques symptômes d'une évolution beaucoup plus profonde, analysée par nombre de sociologues, et qui produit aussi, par exemple, la suspicion à l'égard du principe même des normes morales, la réticence à s'engager dans la durée, la solitude des salariés sur le marché du travail ou le goût des exploits extrêmes. Notre siècle finissant est celui de l'individualisme et les années qui viennent le seront sans doute plus encore.

Il ne faut pas par principe se désoler de cette évolution, ni la rejeter. Car l'individualisme peut être la pire des choses mais aussi la meilleure. La pire, c'est notamment la compétition croissante dans tous les domaines de la vie sociale, l'effondrement de la vie politique, l'indifférence aux autres au-delà de quelques émotions médiatiques. Mais l'individualisme peut aussi être la meilleure des choses lorsqu'il entraîne un renforcement de la responsabilité, une attention accrue aux droits de chaque être humain, un respect plus grand du pluralisme des idées et des modes de vie.

Nous le savons, le protestantisme a à voir avec cet individualisme. Souvent, il en garde les bons côtés —et c'est presque étonnant tant la pression vers l'émettement individuel est forte. Mais ce n'est pas toujours le cas. Surtout en période de difficultés matérielles et financières, la tentation de ce que l'on pourrait appeler le "mauvais individualisme" est réelle. C'est vrai pour les personnes. C'est vrai aussi pour les Eglises.

Comment donc s'articulent notre individualité devant Dieu et notre solidarité fraternelle? Mais aussi, car c'est la même question conjuguée sur un plan différent: comment s'articulent l'autonomie de chaque Eglise locale et notre vie synodale?

Pour entrer dans cette réflexion, nous disposons d'un concept qui fait partie de nos convictions essentielles et dont la pertinence ne se dément pas: le sacerdoce universel des chrétiens. Cette idée est simple et fondatrice. Mais elle a connu des évolutions et elle est parfois entachée d'ambiguïté, voire de contresens. C'est pourquoi je voudrais dans un premier temps en rappeler le coeur, avant de repérer, dans un deuxième temps, quelques uns des lieux, quelques unes des circonstances où elle me semble particulièrement pertinente, dans notre vie d'Eglise aujourd'hui.

1. Le sacerdoce universel des chrétiens

Une conviction fondatrice

Comme le *sola gratia* ou le *sola scriptura*, le sacerdoce universel des chrétiens est à la racine de la

Réforme. Il est même devenu pour les protestants une sorte d'étendard, de slogan, de principe indiscutable et du coup parfois un peu méconnu. De quoi s'agit-il? D'un principe qui nous dit, d'abord, quelque chose de Jésus-Christ et, ensuite, de la vie de l'Eglise.

Un principe christologique, d'abord

En 1520, dans un appel qui résonne dans toute la chrétienté comme un coup de trompette, Luther écrit notamment ceci: "On a inventé que le Pape, les évêques, les prêtres, les gens des monastères seraient appelés état ecclésiastique, les princes, les seigneurs, les artisans et les paysans l'état laïque, ce qui est certes une fine subtilité et une belle hypocrisie. Mais personne ne doit se laisser intimider par cette distinction, pour cette bonne raison que tous les chrétiens appartiennent vraiment à l'état ecclésiastique; il n'existe entre eux aucune différence, si ce n'est celle de la fonction (...) car ce sont le baptême, l'Evangile et la foi qui seuls forment l'état ecclésiastique et le peuple chrétien. Ce que fait le Pape ou l'évêque, l'onction, la tonsure, la consécration, le costume différent de la tenue laïque, peuvent transformer un homme en cagot, ou en idole barbouillée d'huile, mais ils ne font pas le moins du monde un membre du sacerdoce ou un chrétien. En conséquence, nous sommes absolument tous consacrés prêtres par le baptême(...)"¹.

On retient volontiers de ces quelques mots leur caractère violemment polémique envers les autorités religieuses et impériales de l'époque, et il est vrai que, sous cet aspect, ils ont vieilli. Mais l'idée qui est au coeur des propos de Luther, elle, n'a pas pris une ride: "Nous sommes absolument tous consacrés prêtres par le baptême".

Comment comprendre cette phrase? Comme toujours lorsqu'il s'agit de ce qu'est la foi, de ce qui fait le chrétien, de ce qui constitue l'Eglise, tout part de Jésus-Christ et de Jésus-Christ seul. Car les chrétiens ne sont pas définis d'abord par leur appartenance à une institution ou à une organisation —même si ce n'est pas sans importance— mais par leur appartenance à Christ.

L'Eglise, pour reprendre quelques métaphores du Nouveau Testament, est la communauté, le corps, l'épouse du Christ. Elle est le rassemblement de celles et ceux qui sont unis au Christ, qui ont été rencontrés par lui dans la foi. Dans cette rencontre de la foi, Christ ne donne pas quelque chose: une émotion, un savoir, une doctrine; il se donne lui-même. Pour reprendre à nouveau quelques expressions du Nouveau Testament, le cep nous fait sarments, le premier-né nous fait cohéritiers, le Fils unique nous fait entrer dans une relation filiale avec son Père. Il devient notre vie et ce qui est sien, il le fait nôtre. C'est ainsi, notamment, que lui, le seul médiateur, le seul grand-prêtre, associe les siens à son ministère et donc, précise Luther, "nous tous qui croyons au Christ, nous sommes rois et prêtres avec lui"².

Voilà la dimension première du sacerdoce universelle des chrétiens: le Christ, qui nous rencontre dans la foi, nous associe pleinement à lui, et notamment à son sacerdoce.

Un principe ecclésiologique, ensuite

Cette affirmation christologique n'est pas sans conséquences pour l'Eglise, sa mission et sa vie, et

¹ Martin LUTHER, *A la noblesse chrétienne de la nation allemande*, in: *Oeuvres*, vol. 2, Genève, Labor et Fides, 1966, pp. 84s.

² Martin LUTHER, *De la liberté du chrétien*, op. cit., p. 284.

c'est le côté ecclésiologique du principe du sacerdoce universel des chrétiens. Car que signifie être prêtre avec Christ, être associé à son sacerdoce? C'est présenter Dieu au monde et le monde à Dieu. Présenter Dieu au monde, dans la Parole, le témoignage, le service; présenter le monde à Dieu, dans la louange, la plainte, l'intercession. Cette mission-là est commune à tous les chrétiens. Plus qu'un privilège, elle est une responsabilité, dont aucun chrétien ne peut se désengager car elle fait partie de la vocation, de l'identité chrétienne.

Présenter Dieu au monde et le monde à Dieu, donc, mais attention: "le monde" ne signifie pas ici une sphère à part, un champ séparé de l'Eglise de manière étanche. C'est aussi, c'est peut-être même d'abord au coeur de l'Eglise, entre chrétiens, que cette mission a toute sa place. Car la distinction entre "le monde" et "l'Eglise", entre croyants et non-croyants, ne court pas entre des groupes, des communautés ou des personnes; elle est à l'oeuvre à l'intérieur de chacun de nous. Nous sommes à la fois chrétiens et païens, à la fois unis au Christ et séparés de lui, à la fois justifiés et pécheurs. Présenter les hommes à Dieu, c'est donc aussi prier pour mon frère, pour ma soeur en Christ, et c'est leur demander de prier pour moi. Présenter Dieu aux hommes, c'est aussi annoncer l'Evangile à mon frère, à ma soeur en Christ, et c'est le recevoir de leur bouche.

Et donc, si aucun chrétien ne peut se décharger de cette mission, aucun ne peut non plus l'assumer seul. Chaque chrétien a besoin des autres chrétiens, non comme une concession à une vie commune, mais comme une nécessité vitale. Qui pourrait concentrer dans sa vie tous les aspects de la mission chrétienne? Qui pourrait à la fois être évangéliste, catéchète, diacre, musicien, trésorier, prédicateur, ancien, écoutant, animateur de jeunes, visiteur d'hôpital, etc., et disposer de l'ensemble des talents, des dons, des compétences, des disponibilités nécessaires? Penser que tout chrétien pourrait assumer toute tâche au service de la mission commune, ce serait nier les limites de chacun et ce serait éviter l'effort pour discerner quelles sont ses dons, ses qualités parfois cachées. Penser que tout chrétien pourrait assumer toute tâche au service de la mission commune, ce serait, plus profondément et plus gravement aussi, laisser entendre que nous pourrions au fond nous passer les uns des autres, puisque, soi-disant, chacun pourrait faire aussi bien ce que l'autre fait. Ce serait, sous les aspects de l'égalité et de l'ouverture, une parfaite manifestation d'orgueil spirituel.

C'est pourquoi le sacerdoce universel, commun à tous les chrétiens, implique de penser une réelle diversité des ministères, parmi les chrétiens. Une seule mission, commune à tous et portée par tous, vient s'incarner dans des services variés et des tâches singulières. Des fonctions nécessairement diversifiées sont mises au service d'une mission par définition commune.

Ce principe de complémentarité vaut bien sûr au sein d'une communauté, d'une Eglise locale. Mais il est tout aussi pertinent dans les rapports entre les communautés, entre les Eglises locales. Car l'Eglise voisine ne doit pas être vue comme venant limiter le champ de compétence de la mienne, la concurrencer ou lui ajouter des soucis. Elle ne lui est pas non plus simplement juxtaposée. Elle est, bien plus, la communauté qui permettra à ma propre communauté d'être plus fidèle à notre commune mission. Et de même, mon Eglise locale sera pour cette Eglise-là l'occasion d'être mieux Eglise du Christ. De même que les ministères du prédicateur et de l'organiste, par exemple, ont besoin l'un de l'autre et viennent se soutenir dans leur commune mission, de même chaque Eglise locale a besoin des autres et les autres ont besoin d'elles pour être, ensemble, mieux Eglise³.

³ On pourrait, bien sûr, élargir encore le raisonnement au plan oecuménique.

L'inversion individualiste

On le voit: cette idée du sacerdoce universel est à la fois fondamentale et simple. Elle est fondamentale parce qu'elle est liée à notre manière de comprendre l'Evangile et qui est Jésus-Christ pour nous. Elle est simple puisqu'elle dit en substance: c'est en Jésus-Christ que nous nous tenons devant Dieu et dans le monde, les uns avec, pour et par les autres. Le principe du sacerdoce universel ne dit donc pas qu'il n'y a plus de prêtre mais, comme son nom l'indique, il affirme qu'en Jésus-Christ, nous sommes tous prêtres.

J'ai le sentiment que l'idée de sacerdoce universel à laquelle les protestants se réfèrent volontiers aujourd'hui, consciemment ou non, n'est pas tout-à-fait celle-là. D'ailleurs, cette notion a connu des hauts, des bas et des évolutions depuis la Réforme. Elle fut rapidement mise sous le boisseau au XVIème siècle, peut-être en raison de son côté trop novateur. Puis elle trouva une nouvelle jeunesse un siècle plus tard avec le mouvement piétiste, qui insista sur la spiritualité intérieure et personnelle, sur la vie chrétienne hors du culte, et qui imprima une marque fortement individualiste sur cette notion. Par la suite, les divers mouvements de "réveil" ont renforcé cette compréhension individualiste du sacerdoce universel, notamment en insistant sur la "nouvelle naissance". Au bout du compte, le romantisme du XIXème siècle et l'individualisme contemporain aidant, le sacerdoce universel est devenu une notion bien souvent comprise à l'inverse de ce qu'elle entendait signifier. Il a été comme retourné, inversé, devenant *une sorte de justification théologique de l'individualisme religieux*.

Dietrich Bonhoeffer l'avait déjà remarqué de manière étonnamment lucide, dès 1932. Il écrivait alors: "Le concept de sacerdoce universel (...) est aujourd'hui individualisé. On entend par là le droit de l'individu de se tenir immédiatement devant Dieu, sans intermédiaire sacerdotal. En conséquence, le prêtre est superflu, ainsi que l'assemblée. Car la religiosité est une affaire personnelle qui regarde chacun individuellement. On connaît un culte rendu à Dieu sans prêtre et sans Eglise. Ainsi, le concept du sacerdoce universel a été inversé jusqu'à devenir le contraire de ce qu'entendait Luther" ⁴.

Cette logique me semble présente chez bien des protestants aujourd'hui. Nous avons tendance à considérer que la foi est une affaire trop privée pour que quelqu'un d'autre s'y intéresse. Nous ne nous sentons ni la liberté, ni la responsabilité d'interpeller ou d'accompagner, de nous-mêmes, un frère ou une soeur dans sa vie spirituelle. Nous estimons n'avoir besoin de personne pour vivre le tête-à-tête avec Dieu, et surtout pas d'une Eglise avec ses indéniables problèmes concrets, ses ministres trop humains, ses imperfections décevantes.

Bonhoeffer continuait ainsi: "Loin d'être superflu, le prêtre est extrêmement nécessaire. Il se tient devant Dieu pour tous les autres (...). Puisqu'une fonction si décisive incombe au sacerdoce, il ne peut être abandonné entre les mains d'un seul pour qu'il en dispose durablement. Cette fonction revient à la communauté, c'est-à-dire à tous. (...) Chacun a besoin de l'autre en tant que prêtre." Théologien protestant, Bonhoeffer n'avait évidemment pas la nostalgie d'un ordre de prêtres au sein de l'Eglise. Mais il insistait, à sa manière, sur cette évidence: l'Evangile ne tombe pas directement du ciel, il vient toujours à travers des mots, des rencontres, des textes, des visages, bref *à travers des médiations*. Ces médiations ne sont pas le privilège d'une caste sacerdotale; elles sont la mission commune de toute l'Eglise et la responsabilité de chaque chrétien.

⁴ Dietrich BONHOEFFER, *La nature de l'Eglise*, Genève, Labor et Fides, 1971, pp. 76s.

La Réforme avait brandi cette idée contre une séparation entre clercs et laïques; mais lorsqu'il est retourné par l'individualisme, le sacerdoce universel devient la source d'une séparation toujours plus étanche entre sphère religieuse et sphère séculière. Nous croyons que la foi nous vient de l'extérieur et qu'elle est don de Dieu; mais retourné par l'individualisme, le sacerdoce universel fait de la foi le fruit d'une introspection privée. Nous croyons que la foi ouvre à la responsabilité envers le prochain, dans l'Eglise comme hors d'elle; mais retourné par l'individualisme, le sacerdoce universel la transforme en droit d'isolement. Nous croyons que le sacerdoce universel est une invitation à se laisser rencontrer par l'autre et à aller à sa rencontre; mais retourné par l'individualisme, le sacerdoce universel devient le meilleur moyen d'éviter l'autre. Il nous faut retrouver le sens du sacerdoce universel; non plus: je n'ai besoin de personne pour vivre ma relation avec Dieu, mais: je ne peux pas me passer de toi, ni toi de moi, pour vivre cette relation.

On disait autrefois que les protestants étaient les "tutoyeurs de Dieu". C'est une magnifique expression, pourvu qu'elle signifie l'intimité et non pas la solitude. Car que serait tutoyer Dieu, sans tutoyer l'autre et se laisser tutoyer par lui? Quelle serait une intimité avec Dieu au prix de l'exclusion de l'autre? Or, Dieu ne fait jamais l'économie de l'autre. Le chemin le plus court vers Dieu passe par l'autre, et réciproquement. Le sacerdoce universel, c'est le contraire de la solitude devant Dieu.

2. Exercer ce principe pour en éprouver la fécondité

Parce que nous sommes une petite Eglise disséminée et même dispersée, et parce que la pulvérisation individualiste fait de plus en plus de ravages autour de nous, il nous faut être attentifs à replacer toujours au coeur de notre vie d'Eglise ce sacerdoce universel qui fait partie de nos convictions fondatrices, et à l'exercer, y compris au sens sportif du mot.

Je voudrais donc, dans le deuxième temps de ce message, relever quelques uns des lieux, quelques unes des occasions où le sacerdoce universel me paraît tout particulièrement pertinent aujourd'hui pour notre Eglise, notre Eglise dans sa vie locale d'abord, dans sa vie synodale ensuite.

Au sein de l'Eglise locale

Si le sacerdoce universel ne se vit pas d'abord au sein de l'Eglise locale, où se vivra-t-il? Etre l'occasion pour l'autre d'une rencontre renouvelée avec Dieu, c'est bien affaire de proximité, de compagnonnage, de parole et de regards, de présence à l'autre. C'est donc dans le tissu communautaire, dans le rythme régulier des activités, dans la rencontre concrète, que se présentent d'abord les occasions où notre relation avec Dieu peut se renouveler et s'approfondir.

Je relève trois de ces lieux, trois de ces occasions qui, parmi d'autres, peuvent offrir l'occasion de replacer le sacerdoce universel au coeur de notre vie d'Eglise: la visite, l'évangélisation et le partage des responsabilités.

La visite

La visite est une dimension capitale de la vie de l'Eglise. Il y a, bien sûr, la visite du pasteur, ou celles de visiteurs auprès de personnes malades ou isolées. Ce sont là des types de visites bien repérées et attendues. Peut-être, en raison de leur évidence même, nous masquent-elles d'autres possibilités de visite, qu'il nous faudrait découvrir ou redécouvrir. Car ce qui fait souvent la valeur d'une visite, c'est sa gratuité, j'allais dire: son inutilité première. Etre visité quand on en a besoin, c'est positif. Mais être visité quand on n'en a pas besoin, quand tout va bien, être visité "pour rien" et par un frère ou une soeur qui n'est pas un visiteur patenté, voilà qui peut être autrement significatif, pour le visité comme pour le visiteur.

Significatif de quoi? De deux choses, essentielles. D'abord, une telle visite renvoie au ministère de Jésus-Christ lui-même. Christ, c'est Dieu qui nous a visités, c'est Dieu qui s'est invité. A la fois attendue et imprévue, cette visite est devenue le centre du temps, le cœur de l'histoire. Certes, nous ne sommes pas Dieu et je ne suis pas en train de dire que la visite paroissiale la plus pertinente doit avoir lieu sans crier gare en plein milieu de la nuit! Mais osons nous visiter en ne nous limitant pas aux occasions convenues ou directement utilitaires, et cela dira quelque chose de la visite imprévue et décisive de Dieu. De plus, et c'est le deuxième aspect significatif d'une telle visite, si nous nous rencontrons "pour rien", gratuitement, alors ce qui devient central, ce n'est plus le contenu de la visite, par exemple la consolation qu'on apporte ou l'offrande nominative qu'on vient suggérer; ce qui devient central, c'est la rencontre elle-même, de personne à personne. Et ce qui peut apparaître alors, c'est la reconnaissance inconditionnelle les uns des autres, qui est comme un écho de cet accueil inconditionnel de Dieu à notre égard. La visite gratuite, "pour rien", peut être comme une parabole de la grâce de Dieu.

Une telle visite n'est justement pas le privilège du pasteur ou du visiteur déjà identifié comme tel. Plus elle sera le fait d'un membre de l'Eglise dont ce n'est pas le service spécialisé et plus elle sera significative. Osons nous visiter. Ce sera une manière de redonner vigueur et d'expérimenter la fécondité du sacerdoce universel.

L'évangélisation

Un deuxième lieu où nous pouvons expérimenter cette fécondité, c'est bien entendu l'évangélisation. Je me situe ici dans le droit fil de la réflexion à laquelle je vous invitais l'an dernier, à propos de l'évangélisation comme rencontre —c'est pourquoi je ne m'arrête qu'un instant sur ce point, pour mémoire.

Evangéliser, disais-je, ce n'est pas tant proclamer une parole unilatérale ou agir par un service muet, que favoriser, appeler, préparer la rencontre d'un être humain avec le Dieu vivant. Evangéliser, favoriser la rencontre avec Dieu, constitue le cœur même du sacerdoce universel. Ce n'est en aucune manière une tâche réservée au seul pasteur, ou à des personnes à la parole facile, au service militant, ou au dynamisme contagieux. C'est l'affaire de chacune, de chacun d'entre nous. Nous ne pouvons pas d'une part nous dire attachés au sacerdoce universel des chrétiens et d'autre part considérer que l'évangélisation c'est pour les autres. Evangéliser, c'est précisément une part capitale de ce sacerdoce auquel nous sommes tous appelés.

Le partage des responsabilités

Je souligne encore un troisième lieu où la fécondité du sacerdoce universel devrait être mieux expérimentée dans nos Eglises: il s'agit du partage des responsabilités. Le ministère que le Conseil

régional m'a confié —je me permets d'y faire une allusion d'autant que je suis maintenant dans la troisième et dernière année de ce mandat-ci— est varié, intéressant, souvent délicat, voire difficile. Il comporte bien sûr des aspects lourds ou rébarbatifs, mais connaît aussi des sources de réconfort et de reconnaissance, par les visites qu'il implique. Car j'ai la chance de rencontrer des Eglises locales nombreuses et diverses. Or, partout, je suis frappé par l'engagement des personnes. Je suis réellement admiratif de cet engagement, qui est la vraie force donnée par le Seigneur à notre petite Eglise. Engagement des conseillers presbytéraux, engagement de celles et ceux qui assurent un service parfois obscur ou méconnu mais fidèle, engagement des ministres bien sûr.

Cet engagement, qui me "regonfle" littéralement lors de la plupart de mes visites, est aussi, d'un autre côté, source d'inquiétude. Car si l'engagement fait vivre, il peut aussi épuiser. Je remarque souvent la solitude et surtout la polyvalence de beaucoup de celles et de ceux qui s'engagent. La solitude, c'est par exemple celle d'une présidente de conseil presbytéral, d'un trésorier, d'une catéchèse, qui assument leur tâche avec tant de régularité depuis des années, qu'ils peuvent en arriver à s'y retrouver enfermés. Car chacun s'est tellement habitué à les voir à cette place qu'il est devenu impensable d'imaginer les choses autrement; et eux-mêmes n'osent parfois pas songer à cesser ce service pour souffler un peu ou s'engager dans un autre, par peur de décevoir, de déstabiliser une Eglise locale fragile, de donner l'impression de lâcher. La polyvalence, c'est qu'on demande toujours aux mêmes. D'ailleurs, c'est devenu un lieu commun, une rumeur qu'on répète: c'est bien connu, quand on met le petit doigt dans une activité d'Eglise, on se retrouve un jour ou l'autre pris jusqu'au coude! Notre manque d'imagination ou d'audace nous conduit trop facilement à nous tourner vers ceux qui sont déjà à l'œuvre, pour leur demander d'oeuvrer plus encore.

Cette solitude et cette polyvalence sont pour une bonne part des symptômes de notre difficulté à vivre pleinement le sacerdoce universel, à côté d'autres raisons comme le petit nombre et la dispersion. Je le disais tout-à-l'heure, le sacerdoce universel implique une diversité des ministères: nous sommes tous au service d'une mission commune, en exerçant des tâches différentes et complémentaires. Il faut donc s'interroger régulièrement: quelles sont les tâches à assurer au sein de l'Eglise? Mais aussi: quels projets peuvent être bâties à partir des compétences de telle personne? Et encore: suis-je bien à ma place dans le service que j'exerce? Quand sera-t-il temps pour moi de changer? Qui solliciter pour prendre la suite? Lorsque je dis qu'il faut s'interroger, je veux dire qu'il faut s'interroger pour soi, mais aussi qu'il faut prendre la liberté de s'interroger mutuellement. Nous sommes parfois retenus, et c'est louable, par la crainte de faire de la peine ou de déstabiliser quelqu'un; mais ce peut être aussi par une certaine paresse. Exercer le sacerdoce universel, c'est aussi se risquer à se demander les uns aux autres, avec sollicitude et en vérité: où penses-tu qu'est la meilleure place, le meilleur service aujourd'hui, pour moi et pour toi?

Mieux partager les responsabilités, ce sera du même coup donner du dynamisme à nos Eglises, pour oser entreprendre. Car devant une nouvelle idée, un nouveau projet, notre réaction pourra être moins lourdement lestée par tous les "j'en fais déjà trop", "on a déjà essayé" et autres "Tu n'as qu'à le faire puisque tu le proposes"; elle pourrait plus être tournée vers des "cela intéresserait certainement quelqu'un qui n'a pas encore trouvé sa place" ou "pourquoi ne pas demander à un tel qu'on voit si peu". Mieux partager les responsabilités, ce n'est plus s'affliger de ce qui nous manque, mais oser se lever pour faire du neuf et croître.

La visite, l'évangélisation, les responsabilités que nous assumons au sein de l'Eglise locale —ce

sont les trois lieux que j'ai mentionnés mais il aurait pu y en avoir d'autres— sont autant d'occasions de redécouvrir, d'approfondir, de mettre en pratique ce sacerdoce auquel nous sommes tous appelés.

Au sein de l'Eglise synodale

Mais je l'ai dit, ce sacerdoce universel ne se vit pas seulement entre frères et soeurs au sein d'une Eglise locale; il se vit aussi entre Eglises locales, dans l'Eglise au plan synodal. Il est même le fondement de notre régime presbytérian-synodal, car le lien qui unit nos Eglises locales, nos communautés visibles les unes aux autres, n'est pas d'abord un lien utilitaire, mais un lien fondateur.

La vie synodale, ce n'est pas d'abord la réunion annuelle que nous ouvrons aujourd'hui et où l'important serait de parler budget et pourvoi des postes; ce n'est pas la mise en commun de quelques moyens parce qu'il peut être rentable de faire les choses ensemble et non pas seul. La vie synodale, c'est l'ensemble de ces liens multiples qui nous constituent en corps. C'est par exemple se retrouver pour un culte dans un temple inconnu et se sentir pourtant chez soi. C'est pouvoir continuer une catéchèse sans en briser le fil malgré les déménagements. C'est non seulement consentir, mais encore se réjouir de demander de l'aide aux Eglises voisines lorsqu'on en a besoin, par exemple lors de la vacance d'un poste pastoral. C'est se visiter, de conseil presbytéral à conseil presbytéral, comme ça, pour le plaisir, et s'en trouver tout réconforté. C'est être heureux que le pasteur de "ma paroisse" consacre du temps à des tâches consistoriales, régionales ou nationales, parce qu'il y apportera quelque chose mais, bien plus, parce qu'il en sera enrichi et donc "ma paroisse" aussi. C'est mille choses encore.

Le préambule de notre Discipline le dit: "La réalité visible de l'Eglise apparaît (...) dans les assemblées des fidèles (...). Elle apparaît *de même* dans l'union de ces assemblées qui sont de véritables Eglises lorsqu'elles confessent la foi de l'Eglise universelle". Le local et le synodal ne sont donc pas des vases communicants, où plus de l'un signifierait moins de l'autre. Bien au contraire, le local et le synodal sont l'occasion l'un de l'autre et se nourrissent l'un l'autre. Chaque Eglise locale a besoin des autres Eglises locales pour vivre au mieux sa mission devant Dieu et dans le monde.

Lors de élections triennales qui renouvellent les conseils presbytéraux, il faut déjà avoir présent à l'esprit les élections qui suivront, quelques semaines ou quelques mois après. Car, après les assemblées générales, il faudra élire les bureaux des conseils, les délégués au synode, au consistoire. Puis ce sont les instances régionales, puis nationales, qui seront à leur tour renouvelées. Tout cela est en germe dans les élections des conseils presbytéraux. Car si ces conseils constituent le gouvernement de l'Eglise locale⁵, ils exercent également un ministère de l'union de l'Eglise réformée de France⁶; ils sont vraiment à la charnière du local et du synodal.

Très concrètement, lorsqu'on pensera à faire appel à tel ou tel, il faut donc se demander: "Fera-t-il un bon conseiller, fera-t-elle une bonne conseillère presbytérale?"; mais également: "quelle

⁵ *Discipline*, art. 3.

⁶ *Discipline*, art. 11, § 3: "Un ministère de l'union des Eglises est exercé collégialement par les membres de l'Eglise élus aux charges de conseillers presbytéraux (...)".

responsabilité pourra-t-elle, pourra-t-il éventuellement assumer au service de l'ensemble des Eglises?", au consistoire, ou dans la région, ou au conseil national, ou au Defap, ou dans un mouvement, ou ailleurs. Et cet engagement éventuel sera non pas un appauvrissement mais un enrichissement de la vie locale. Car ces instances synodales, ce n'est pas "eux", "ils", "les autres", rue de Clichy ou ailleurs, mais c'est vous, c'est nous, des frères et des soeurs eux aussi immergés dans leur vie d'Eglise locale.

Replacer le sacerdoce universel au coeur de l'Eglise synodale, c'est se rappeler que mon Eglise locale, celle à laquelle j'appartiens, a vitalement besoin des autres Eglises locales pour vivre pleinement sa mission devant Dieu et dans le monde. Et c'est rappeler aux autres Eglises locales qu'elles ont également besoin de la mienne.

*

Je ne crois pas que le sacerdoce universel, qui fait partie des principes fondateurs pour les Eglises de la Réforme, soit en péril. Mais il est parfois méconnu, voire inversé, et, surtout, il peut être une source vive pour le renouvellement de notre foi et de la vie de l'Eglise.

Le sacerdoce universel, c'est ce miracle qui fait qu'un frère, une soeur, devient soudain pour moi le visage du Christ, et que je suis appelé à l'être moi aussi pour lui, pour elle. »